LE COFFRET

OU LE

TRESOR ENFOUI

MANIERE DE DECOUVRIR UN TRESOR

Histoire merveilleusement véritable et véritablement merveilleuse

EN TROIS PARTIES.

PREMIERE PARTIE.

Montreal:
EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

LE COFFRET

OU LE

TRESOR ENFOUI

MANIERE DE DECOUVRIR UN TRESOR

Histoire merveilleusement véritable et véritablement merveilleuse

EN TROIS PARTIES.

PREMIERE PARTIE.

MONTRÉAL
EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

LE COFFRET

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

UN ETRANGER SUSPECT.

Nous sommes en 1812, à cette époque de notre histoire où les Canadiens-français donnèrent des preuves si signalées de leur bravoure militaire et de leur dévouement à la couronne d'Angleterre. Ce dévouement fut plus tard oublié par ceux mêmes pour lesquels il s'était produit. Au reste, il n'y a là rien de très-nouveau. L'histoire se répète et se répètera toujours, aussi longtemps que les hommes naîtront avec des passions à flatter ou à dompter.

Lorsque le *millenium* sera arrivé, les hommes seront tous sages, tous vertueux, honnêtes et équitables, bienfesants et généreux.

Ce bel état de choses n'est pas encore, et il est à présumer que nous, avec nos contemporains, irons mêler notre cendre à celles de nos pères, sans le connaître jamais.

Mais voilà que nous laissons aller notre plume sans songer que nous sommes en 1812, et que nous avons à accomplir l'agréable tâche de présenter à nos lecteurs Monsieur Israël Serremaille, célibataire.

C'était un homme long, sec et maigre, du côté ombreux de la quarantaine. Ses cheveux rares et de la nuance poivre et sel, laissait reluire à des inter-

valles réguliers, le désert d'un crâne d'un blanc jaunâtre.

De petits yeux gris roulaient impatients tout au fond d'orbitres aux arcardes hardies et affectant la forme de promontoires bombées. Son nez menaçait de faire connaissance intime avec la lèvre inferieure que soulevaient des dents sales et pointues. Sa démarche avait des soubresauts qui figuraient assez bien l'allure d'un carnivore en train de chasser.

Bref, et portrait tiré, Israël Serremaille n'était pas beau ; on peut même dire qu'il pouvait passé pour laid.

Au moral c'était bien différent ; il était hideux.

Mesquin jusqu'à la ladrerie, il avait la réputation d'avoir amassé une grande fortune à laquelle ses économies outrées de tous les jours ne fesaient qu'ajouter.

Toujours vêtu d'une redingote dont personne, pas même lui, n'avait entrevu la première fraîcheur, chaussé de ces gros sabots de bois qui formaient à cette époque déjà loin de nous, l'unique et uniforme chaussure de nos paysans, en général, et des pauvres des villes ;—la tête coiffée de la tuque de laine traditionnelle, sans égard aux diverses saisons de l'année, l'abdomen protégé par un tablier de cuir grossier, tel apparaissait Israel Serremaille qui était parvenu à inspirer sinon le respect, du moins une sorte de crainte superstitieuse à tous ceux qui l'approçhaient.

Ce vilain personnage dont il nous a fallu, pour nos péchés, faire la *pourtraicture*, était surgi, par un beau jour de Juin, dans le village de Mask, sur la rive nord St. Laurent, presqu'à mi-distance des deux grandes villles de la Province de Québec, Puissance du Canada.

Les enfans du village l'aperçurent les premiers, et tout naturellement coururent au logis prévenir, tout essoufflés, leurs pères et mères qu'un étranger venait

de descendre à l'auberge de François Paul Michel. Dans dix minutes la maison se vit, pour ainsi dire, cernée par une foule ébahie d'enfans, de femmes de tout âge, et de quelques vieillards, rentiers de profession, pour qui l'arrivée de n'importe qui dans le village devenait un événement.

Cependant l'étranger avait salué la femme de l'aubergiste, laquelle s'était empressée de faire les honneurs de sa maison au nouveau venu, malgré certaine répugnance qu'elle ne pouvait tout-à-fait cacher. Israel Serremaille, car c'était lui, s'était assis tout d'une pièce sur la chaise en paille qu'on lui présentait ; puis, sans autre préambule :

—N'avez-vous pas, dit-il, d'une voix rauque, une *terre* à vendre à une demi-lieue d'ici ?

—Oui, Monsieur.

—Par où faut-il aller pour s'y rendre ?

—Ça n'est pas ben difficile—vous prendrez au nord par chez Ti Toine Cornichet ; vous filerez jusqu'à ce que vous arriviez à une fourche de chemin, vous tirerez à *dia* (à gauche) et puis la troisième maison au sud du chemin, c'est là.

—Et quelqu'un, dit Israel qui n'avait pas l'air d'écouter, habite-t-il la maison de la terre ?

—Ah ! pour çà, non, reprit la pauvre femme en se signant rapidement ; on voit ben que vous n'êtes pas de nos *endrettes*.

—Eh bien, à qui faut-il s'adresser pour savoir le prix de vente de cette ferme ?

—Dame, je ne sais pas trop... mais je crérais ben que Charlot le charron de vis-à-vis, peut vous le dire.

—Bonjour donc, ma bonne femme ; et Serremaille se dirigeait vers la porte, lorsque Charlot lui-même, qui s'attendait à se faire traiter par l'étranger, se trouva nez à nez avec ce dernier sur le seuil même de la porte.

—Bonjour, M'sieu, excusez, je ne vous savais pas si près.

Mais Israel qui était un homme ménager de ses paroles comme de ses oboles, lui fit les mêmes questions qu'à la femme de l'aubergiste. Charlot, tout fier du rôle qui lui incombait, répondit que lui, Charlot, lui seul et pas d'autre, était chargé de vendre et livrer la ferme et la maison.

—Parfait ! dit Israel, combien ?

—Attendez un peu, dit Charlot, qui n'avait pas l'habitude d'aller si rondement en affaires, espérez une petite miette.........c'est-y vous qui voulez acheter ?

—Oui.

—Combien est-ce que vous voulez donner?

—Combien demandez-vous?

—Dix mille francs.

—C'est trop......prenez-vous huit mille francs ?

—Ah ! par exemple, huit mille francs ! rien que huit mille francs, une terre de deux arpents,.........toute clôturée,......toute......

—Prenez-vous huit mille francs?

—Ah! je sais pas trop ; la maison est presque toute neuve, les bâtiments......

—Prenez-vous huit mille francs?

—Dites donc, M'sieu, c'est pas comme ça que se font les marchés par ici. Attendez un peu, il faut prendre quelque chose,—et il clignotait de l'œil à la femme de l'aubergiste qui se dirigea du côté du buffet.

—Je ne prends rien.—Mais vous, pour la dernière fois, prenez-vous huit mille francs ?

—Dame ! dame ! c'est que vous allez vite, vous, eh ! bien, oui, je les prends, mais comptant.

—C'est juste. Allons chez le notaire.

Et ils se rendirent de ce pas chez le notaire, qui dressa le contrat, le lut à voix posée aux deux parties

intéressées, fit signer Israel, car pour Charlot, son éducation primaire ne lui avait pas permis d'aller au-delà de la *croix* comme seing manuel.

Et voilà comment, après deniers comptant et bien comptés, Monsieur Israël Serremaille se vit en possession d'une maison d'habitation et d'une ferme de deux arpents sur la belle paroisse de Mask.

Cette transaction si lestement conduite et si promptement terminée, ce paiement de huit mille francs effectué, séance tenante, en présence du notaire, les paroles rares et rudes d'Israel, tout cela avait un peu étourdi ce brave Charlot, dont la tête tournait comme les roues qu'il fabriquait de son métier de charron. Il s'empressa de régaler la foule qui l'entoura à sa sortie de l'étude du notaire, de toutes sortes de détails faux mais bien propres à surexciter l'imagination de gens déjà bien disposés au merveilleux. L'étranger était muet ou à peu près.—Sa redingotte avait des poches d'une profondeur...... ! son portefeuille était gros comme ça !—et il montrait ses deux énormes poings—et les billets de mille francs ! ah ma frime ! il y en avait assez pour acheter toute la paroisse et le gouvernement ; bref, disait Charlot, en baissant la voix et laissant siffloter ces mots entre ses dents :

—On ne sait pas trop—c'est peut-être.........

—Dis donc, Charlot, hurla Patoche le forgeron, par dessus toutes les têtes des premiers rangs, dis donc, sont-ils bons tes billets !

—Tu feras bien, dit le bedeau, qui en sa qualité de crieur public, servait en conscience toutes les nouvelles à la poste, tu ne ferais pas mal d'aller consulter un peu M. le Curé.

—C'est ça, c'est ça ; allons montrer ces billets à M. le Curé, s'ils ne sont pas bons, il va bientôt te le dire.

Et les cancans et les suppositions allaient leur train de diable. Ce pauvre Israël, s'il n'était pas Lucifer en personne, était du moins un sorcier en accoïntance intime avec lui. Enfin, comme tout a une fin dans ce monde, la nuit arrêta court les cancans envenimés de cette bonne pâte de gens qui ne feraient pas de mal à une mouche, mais qui lapideraient de grand cœur un homme qu'ils croiraient appartenir de près ou de loin à la race des sorciers.

Le lendemain, qui était un Dimanche, tous les habitants de la paroisse, répandus par groupes sur la place libre que l'on trouve partout en face de l'Eglise Paroissiale, se racontaient l'événement de la veille; la venue d'Israël prenait des proportions gigantesques.—D'où venait-il? qui était-il? Qu'est-ce qu'il venait faire dans la maison de défunt Cabanon? A toutes ces questions, chacun hasardait sa supposition qui n'était jamais la bonne, au dire du voisin qui lançait aussi la sienne pour la voir rejetée par les autres compères.

—Enfin, on verra bien plus tard, dit un des anciens. Voilà le troisième coup de la grand'messe. Entrons, entrons, mes enfans, vous savez bien que M. le Curé n'aime pas qu'on arrive après l'*Asperges* commencé.

Et les braves gens entrèrent en masse et pieusement entendirent la sainte messe et les bonnes et charitables instructions du digne pasteur de leur paroisse.

A l'issue de la Messe, la première nouvelle qui terrassa, pour ainsi dire, les fidèles paroissiens, fut qu'Israël avait disparu. Disparu! Sauvé! après avoir payé huit mille francs! Il n'y avait plus à en douter, c'était un sorcier.

Cette sainte journée du Dimanche fut bien mal employée cette fois-là. Le diable dut voter des remercîments à Israël, car, de fait, c'était bien Israël Serre-

maille qui fesait les frais de toutes les conversations; c'était lui qui tournait toutes les têtes.

Quatre jours plus tard, nouvel émoi. La maison de la ferme était de nouveau habitée, et, non seulement habitée, mais meublée. Tout cela était arrivé durant la nuit précédente; et le plus hardi *bon à rien* du village qui s'était aventuré jusqu'à aller regarder par la fenêtre, au risque de se voir escamoter par Satan, avait rapporté qu'il avait vu le sorcier entouré de toutes sortes de belles marchandises, qu'il y en avait pour gros.

CHAPITRE II.

ISRAEL SERREMAILLE FAIT TRANQUILLEMENT SA FORTUNE. IL PASSE DE PLUS EN PLUS POUR SORCIER.

La guerre avait attaché aux différents denrées des prix hors ligne. Aussi Israel fesait d'excellentes affaires. Il avait monté un de ces magasins qui font l'honneur de tous les gros bourgs et villages, sortes de musées universels où l'industrie humaine coudoie les produits de la terre, une de ces boutiques de bric à brac qui offrent au chaland un choix merveilleusement étendu, entre un soc de charrue et une aiguille à coudre, entre un ruban de satin et un côté de cuir à semelle, entre le sabot de bois et les plus minces escarpins. Eau de vie de Cognac, rum des îles, liqueurs fines, melasse, morue verte et sèche, drap et mousseline, clous et chaudrons, graines de trèfle et d'oignon, pelles et fourgons, indigo et potasse, huiles et savons, papier à écrire et cordes de violon, vaisselles de terre et de faïence, cornichons et petit salé, boudins et confitures, images de saints et chapelets, livres d'heure et almanacs de l'année, calendriers et manches de hache, rien enfin n'était trop disparate pour Israel. Il avait de tout pour ses patrons. Aussi

fallait voir la procession de voitures et de piétons qui se dirigeait vers son magasin ou qui en revenait. Et Israel fesait visiblement beaucoup d'argent ; et comme ses dépenses étaient à peu près nulles, il s'en suivit qu'on le traita d'avare, et que les gros bonnets de l'endroit affirmèrent, en branlant la tête, que le vieux ladre cachait quelque part les nombreux bénéfices qu'il retirait de sa clientèle toujours croissante.

Et notez qu'Israel vivait seul, tout seul, pas de domestique, pas de ménagère ; un homme de peine pour remuer les articles de gros volume, voilà tout. Pour le reste, Israel se suffisait à lui-même.

Et les choses allèrent ainsi durant plusieurs années ; seulement certaines allures mystérieuses que l'on dit avoir observé la nuit à des intervales assez fréquents dans la maison, firent d'abord soupconner, puis convainquirent les braves habitants de Mask qu'un visiteur, qu'on n'osait nommer tout haut, venait faire sa partie de cartes avec Serremaille. Enfin, la chose passa pour certaine, ce qui n'empêcha personne d'aller acheter chez ce dernier.

Israël passa donc pour recevoir la visite de ce personnage, ennemi de l'eau bénite, qui a, dans tous les âges, fait à peu près les frais de tous les conversations aux veillées du village.

Un jour on le vit pâle et chancelant, servant ses pratiques avec une sorte d'hésitation ; il était plus muet que jamais. Etait-il malade ! son visiteur de la nuit lui avait-il joué quelque tour de sa façon ? Personne n'eût pu le dire. Personne ?—à moins que ce ne fût ce visiteur...... mais on n'osait pousser plus loin les conjectures sur un sujet aussi scabreux.

Mais qui pourrait peindre la stupéfaction des habitants de la paroisse et du village de Mask, lorsqu'ils apprirent, un beau matin du mois de novembre 1828,

que le magasin du sorcier restait fermé. Une mine éclatant sous leur toit n'eut pas causé pareil désarroi. Le magasin fermé ! Israël était-il disparu ? était-il malade en danger ? était-il mort ?

On s'attroupa autour de la maison, sans oser toutefois s'en approcher de trop près. On chucotta, et les cancans allèrent leur maudit train.—Comme personne ne se sentait le courage d'aller frapper à la porte, on alla quérir la plus haute autorité civile de l'endroit, Joachim Chiconais, le juge à paix. Ce ne fut pas sans peine que l'on parvint à lever les scrupules de cet excellent homme, fonctionnaire savant jusqu'à sa signature. Enfin, en piquant son amour-propre, on réussit à l'amener en face de la maison d'Israël. Ah ! comment décrire cette scène émouvante ? Tout le monde entoure le juge à paix, le presse, le pousse,—lui, tout ahuri, et vouant au diable dont il craignait la vue, tous les honneurs dont son gouvernement l'avait comblé, frappe un coup timide à la porte principale—puis, tremblotant, détourne la tête. Pas de réponse. Un autre coup...... même silence !

Alors il y eut consultation solennelle. Quelques-uns parlèrent d'aller chercher M. le Curé, mais on leur fit remarquer que le curé n'avait pas de merci pour les superstitieux ; que, non-seulement il leur rirait au nez, mais qu'il les traiterait, comme la chose d'ailleurs était déjà arrivée, de simples d'esprit et d'imbéciles à porter le harnais.

Cependant la foule grossissait de plus en plus ; il se trouva des gens qui, forts de leur nombre, s'attaquèrent résolument à la porte, et qui, voyant qu'elle restait aussi muette qu'auparavant, se décidèrent, avec la sanction de Chiconais, à la régaler de quelques coups de pied bien appliqués. Sous cet argument si frappant, la porte dut céder. Et semblable à un troupeau

de moutons qui s'élance n'importe où à la suite de son chef de file, la cohorte villageoise envahit les prémisses. Et tout au fond d'une misérable chambre à coucher, on vit un homme étendu sans mouvement sur le parquet.

Hélas! c'était bien Israël Serremaille dont la dépouille gisait aux pieds de ces curieux épouvantés! Quelques flaques d'un sang noir diapraient le parquet autour du cadavre. Evidemment le marchand avait dû mourir d'une apoplexie foudroyante. C'était la conclusion à laquelle en arrivaient les deux ou trois personnes dont la peur n'avait pas obscurci totalement le cerveau. Mais ce genre de mort n'allait pas à la foule. C'était le diab'e qui, dans le cours d'une partie de cartes avec Israël, s'était aperçu que ce dernier voulait le tricher, et qui d'un coup de son pied fourchu à la tempe, l'avait étendu roide-mort comme on le voyait là.

Telle fut la fin d'Israel Serremaille, auquel personne ne connaissait ni parents, ni amis.

Les autorités firent mettre les scellés sur la maison; puis, après les délais judiciaires voulus, on constata qne le défunt n'avait laissé aucun testament; mais ce qui surprit davantage, c'est qu'on ne put découvrir le moindre vestige d'argent monnayé ou de billets de banque, malgré les plus minutieuses recherches de la cave au grenier.

Qu'était devenu le trésor d'Israel? car il en avait un, la chose ne souffrait pas de doute. Il ne l'avait pas emporté avec lui, c'était bien sûr aussi. Alors où était-il? Il n'y eut qu'une voix pour déclarer que le coffre-fort du marchand avait dû être enfoui par lui, soit dans sa cave, scit dans quelqu'endroit bien secret de la ferme.

Ah! les commérages qui suivirent cet événement!

Ah ! que de têtes tournèrent comme des toupies, fouettées par cette idée que, si l'on pouvait acheter la maison, on finirait bien par trouver le coffret caché ! !

CHAPITRE III.

UN COMPLOT. PAS UNE BONNE TÊTE SOUS TROIS GROS BONNETS.

Le temps qui a la réputation passablement méritée d'émousser les aspérités les plus dentelées, le temps fit peu à peu oublier Israël Serremaille et son coffret. La population cancanière du village attendit quelqu'autre événement.

Il y avait néanmoins un homme de la paroisse de Mask qui perdait le sommeil à force de convoiter l'acquisition de la maison et de la terre du défunt Israël Serremaille. Certes, il est juste de dire qu'il combattait cette envie de toutes ses forces ; mais l'idée revenait plus tenace ; car enfin, se disait-il, non sans quelque raison, Israël était riche ; Israël était avare au suprême degré ; Israël n'a pas emporté ses économies de plusieurs années avec lui ; Israël n'avait ni parents, ni amis, sa propriété est en séquestre. Il a dû, dans sa ladrerie, enfouir son trésor quelque part, et où l'eût-il fait sinon dans sa cave ou dans quelque trou creusé secrètement dans son champ ? Enfin, n'y tenant plus, il s'adressa au détenteur légal de la propriété, qui fut mise aux enchères et qui devint, après une faible lutte avec certain finaud de la paroisse voisine, la chose personnelle de Benjamin Creusot, car c'était ainsi que se nommait le nouvel acquéreur. Et par un revirement d'opinion assez commun, cette terre dont personne ne voulait quand chacun pouvait en faire l'acquisition, se trouva tout-à-coup avoir une valeur inappréciable, dès qu'elle fut devenue la propriété de Benjamin Creusot. Les plus envieux allèrent jusqu'à pro-

mettre une prime sur le prix d'achat. Mais nenni ! Creusot était inaccessible à toutes les propositions. Il avait acheté la terre, il la garderait. Tant pis pour les peureux et les superstitieux !

Des fouilles furent faites dans les endroits indiqués par une vieille mendiante de passage à Mask : fouilles inutiles qui lassèrent enfin la patience de Benjamin Creusot.

Et voilà où en étaient les choses lorsque la mort vint enlever Creusot à ses rêves de richesses et à sa famille peu éplorée.

Le temps a marché—il ne s'arrête jamais ce marcheur infatigable. Il a parcouru tous les âges, voyant tomber, de droite et de gauche, sur tout son parcours, des populations entières.

Nous sommes en pleine époque moderne, dans l'été 1866. Creusot, fils, avait hérité de son père Benjamin. La célèbre terre lui était échue en partage. Creusot, fils, était un brave homme qui raisonnait assez sensément d'ordinaire, mais les cancans sans nombre dont son oreille avait été étourdie dès sa première enfance, relativement au coffre-fort caché, lui revinrent à la mémoire dès qu'il se vit en possession réelle de la fameuse maison. C'était un gros homme dont le poids dépassait deux cent quarante livres, espèce de molosse à l'allure lourde et raide. Un homme de poids comme Creusot, fils, ne pouvait demeurer dans l'obscurité. Aussi les habitants de Mask l'avaient-ils choisi pour leur Maire. Maire d'une grande paroisse ! hein ! hein ! ne riez pas, hommes des villes ; ce n'est pas un piètre honneur que celui-là. Aussi, ce pauvre Creusot, fils, s'il eût pu se grossir davantage, il l'eût essayé, tant cette mairie lui fouettait la moutarde au nez. Donc Creusot, en homme qui prend sa dignité magistrale au sérieux, se dit que, tout riche qu'il fût, car il l'était,

quelques milliers de piastres de plus ne sauraient nuire à l'éclat dont lui, Creusot, Maire, se voyait déjà entouré et resplendissant. Aussi voulut-il tenter un effort suprême dans la voie de la découverte du trésor caché. Il daignait avoir pour amis deux conseillers de sa municipalité, humbles satellites qui gravitaient contents autour de son soleil. Il les fait venir chez lui, et d'une voix étouffée, après s'être assuré que personne ne viendrait les déranger, il leur confia, sous le sceau sacré du secret le plus inviolable, qu'il avait entendu dire qu'il y avait à Montréal un sorcier, un clairvoyant célèbre dont l'habileté étonnait et émerveillait la grande Cité.

Les yeux écarquillés, les deux conseillers attendaient le développement des confidences de leur gros maire.

—Si nous allions tous trois à Montréal, dit Creusot, pour consulter cet homme si savant, si clairvoyant ?

—Dame ! reprit Louison Martinet, ça serait p't'être pas mauvais.

—Qu'en dis-tu, Hermidas ?

—Parguenne ! j'cré ben qu'on ferait pas mal.

Et voilà ces trois pauvres têtes sous le même bonnet qui lâchent la bride à leur pauvre imagination, et qui voient déjà miroiter sous leurs yeux les reflets de cet or qui enivre tant de têtes bien mieux assises que celles du gros maire et de ses deux acolytes. Surtout, par-dessus tout, il ne fallait point en souffler mot aux femmes. Ainsi, pour couvrir leur voyage d'un prétexte raisonnable, ils firent sonner bien haut qu'un riche marchand de grains du Haut-Canada leur avait fait demander des échantillons d'avoine, d'orge et de pois. Les bonnes ménagères de nos trois aventuriers ne firent pas grande objection à l'excursion de leurs légitimes moitiés.

CHAPITRE IV.

OU L'ON FAIT UNE CONFIDENCE.

Par une belle soirée d'automne, claire et fraîche, un homme à la mine éveillée et vêtu en bourgeois, arpentait, depuis un quart d'heure, le pont de promenade du joli bâteau à vapeur qui fait le service entre Trois-Rivières et Montréal. Pour engourdir l'ennui de la solitude, il tirait d'une pipe savamment culottée, de petits nuages floconneux que le grand air enlevait en leur fesant décrire de fantastiques spirales. Ce passager qui semblait demander au mouvement rapide de ses jambes l'exercice auquel elles étaient habituées sur la terre ferme, c'était le Docteur Chébou, du village de Mask. Il se rendait à Montréal pour y faire renouveler les instruments de supplice qu'affectionne la noble profession dont il était l'un des adeptes les plus savants. Qui sait? peut-être se grandissait-il au souvenir de certaine opération majeure habilement pratiquée sur le tibia d'un pauvre hère de son endroit? On l'aurait souçonné au sourire fin qui entourait ses lèvres lorsqu'il en retirait sa pipe bien-aimée.

Mais voilà que, tout-à-coup, le Docteur s'arrête et fixe trois apparitions qui s'avançaient sournoisement dans la pénombre. Le Docteur, courageux de sa nature, s'avance hardiment à la rencontre des trois nouveaux venus, puis, avisant l'ombre formidable qu'il découvrait s'avançant dans la demi-obscurité, il partit d'un éclat de rire homérique:

—Par la barbe de mon défunt père qui n'en avait pas! Dieu me pardonne, si ne voilà pas devant moi en chair et en os notre maire monumental et ses deux obélisques d'habitude!

Ah ca! arrivez donc ici, compagnons de mon village. Et où allez-vous ainsi, mes compères, sans avoir prévenu personne de votre départ! Et moi qui

me croyais seul ! Avancez donc, Creusot, maire chéri, que l'on serre cette grosse patte d'éléphant.

Nos trois conspirateurs, bientôt rassurés à la vue et surtout au son de la voix du Docteur Chébou, lequel ils tenaient en grande estime, s'approchèrent, et après l'échange de cordiales poignées de mains, la conversation s'engagea entre les quatre amis.

—Mais où allez-vous donc ? dit le Docteur, lorsqu'ils furent commodément installés sur les banquettes de la buvette du bâteau. Etes-vous tombés des nues, que je ne vous ai pas encore aperçus à bord ?

—Non, non, reprit le gros Creusot de sa voix la plus souterraine, nous appartenons encore à la terre. Et c'est même à propos de *terre* que nous nous acheminons vers Montréal.

—Ah ! je vois ! vous avez l'intention d'acheter la terre de Maxime Pileau qui doit être vendue par le shérif ?

—Vous n'y êtes pas, mon cher Docteur, mes compagnons et moi, vous ne l'ignorez pas, nous avons assez de terres déjà. Nous allons à Montréal pour une affaire bien autrement importante.

—Oui-dà ! Eh bien contez-nous ça, Creusot de mon cœur.

—Ne badinons pas, Docteur, quand il s'agit de cho ses biens sérieuses.

—Vous m'effrayez, ô mon maire.

—Je n'ai pas parlé de danger, j'ai dit qu'il s'agissait de motifs sérieux.

—Diable, diable ! vous devenez énigmatique, vous jouez au méphistophélès, quoique vous n'ayez guère la taille de l'emploi.

—Je ne connais ni mes fils, ni mes fistons, ni s'ils sont fidèles ou non, car je vois bien que vous vous gaussez de moi comme de coutume, monsieur le Docteur, et.........

—Allons, allons, mon cher Creusot, touchez-là, vous savez bien que nous fesons depuis longtems une paire d'amis, et ce n'est bîgre pas lorsqu'on a le verre à la main, qu'il faut se quereller. Voyons, un peu de confiance en son cher Docteur ; vous le savez, Creusot, dans ma profession on en connaît, on en apprend, on en devine, pas mal de petits secrets.

—A la bonne heure ! mon cher Docteur, voilà qui est parlé. Eh bien ! puisque le hasard nous réunit ce soir, je vous confierai, sous le sceau du secret, et j'ai la plus grande foi en votre discrétion......

—Ma discrétion ! Creusot ; mais c'est le premier devoir d'un médecin ; le médecin, voyez-vous, c'est le confesseur des souffrances physiques comme le prêtre est le dépositaire des souffrances de l'âme ; j'oserais presque dire que nous sommes tout à la fois médecin et prêtre et que......

—C'est bon, c'est bon, Docteur ; nous avons confiance en vous ; c'est pourquoi nous allons vous initier à nos projets.

—J'écoute, mon bon ami Creusot, j'écoute des deux oreilles, je veux dire de l'oreille droite, car la gauche est perdue depuis ce fameux coup de canon tiré sous vos fenêtres le jour de votre installation au fauteuil de Maire !

—Ah ! croyez bien, Docteur, que je regretterai toute ma vie que ce qui se fesait pour m'honorer ait pu vous priver de l'ouïe partielle......

—N'en parlons plus, Creusot ; et puisqu'il me reste encore une oreille, je ne dirai pas lucide, ça serait une balourdise, mais une oreille entendante, je vous écoute de toute cette oreille

—Eh bien ! sachez donc que j'ai formé le projet de recommencer les fouilles sur ma terre et dans la cave

de ma maison, je veux parler de celle qu'habitait autrefois Israel Serremaille.

—Mon pauvre Creusot, voyons......

—Ne m'interrompez pas, Docteur.

—Continuez, en ce cas.

—Depuis bien des mois, cette idée me tourmente ; elle a pris chez moi la vigueur d'une obsession.

—Ah ! mon ami Creusot, prenons une larme de rum, et........

—Attendez un peu que je vous dise le reste, car ce n'est pas tout.

—Voyons la suite.

—Je sais bien que toutes les recherches de mon défunt père ont été infructueuses ; mais où mon père creusait et fouillait en aveugle, comme une taupe qui perce son trou, moi je veux aller avec connaissance de cause et les yeux ouverts.

—Sapristi ! vous m'épatez, c'est-à-dire, vous me jetez hors de mes gonds. Et qui, de par tous les bistouries de la faculté ! qui va diriger ainsi vos recherches avec tant de certitude ?

—Qui ! je vais vous le dire et vous apprendre, du même coup, le motif de ce voyage qui vous semble si mystérieux.

Et le gros Maire se prit à dire au Docteur comme quoi la renommée d'un célèbre tireur de cartes était venue jusqu'à Mask ; comme quoi, ses deux amis et lui s'étaient concertés, et, après mûre délibération, avaient résolu d'aller à Montréal, d'y avoir une entrevue avec le grand magicien et d'en passer par ce que recommanderait cet homme si savant. Voilà pourquoi, mon cher Docteur, continua le gros Creusot, vous nous trouvez à bord de ce bâteau, en route pour Montréal.

Le Docteur Chébou, avec sa connaissance pratique du cœur humain, vit bien que des esprits supersti-

tieux comme ceux de ses trois interlocuteurs, ne se désisteraient pas facilement d'un projet qui avait pris déjà les proportions d'une idée fixe ; ce n'était plus à des hommes accidentellement égarés qu'il avait affaire, mais à des monomanes et à la pire espèce encore, à ces monomanes d'argent enfoui, que l'on retrouve dans tous les âges et dans tous les pays.

Cependant comme, dans le fond, il s'intéressait réellement à ces braves gens, il voulut tenter de les dissuader de leur projet, et il pensa que le moyen le plus sûr serait de les plaisanter sur leur démarche.

—Ha, ha ! mon brave Creusot, vous voulez avoir affaire aux sorciers ! N'avez-vous pas quelque méfiance ? Ne craignez-vous pas un piége ? Mais si votre sorcier connaissait l'endroit où se trouve enfoui le précieux coffret, croyez-vous, en bonne vérité, qu'il n'irait pas lui-même s'en emparer, sans attendre que de braves gens comme vous viennent le consulter ? Vous voyez donc bien que votre voyage ne saurait aboutir à rien de bon. Tenez, croyez-moi, revenez par le retour du bâteau, et reprenez le cours de vos occupations ; cela vaudra mieux. Surtout ne soufflez mot à personne de votre petite aventure, car vous deviendriez la fable de la paroisse et des lieux environnants.

—C'est inutile, Docteur ; toutes les réflexions que vous venez de nous faire, nous les avons faites déjà. Notre parti est irrévocablement arrêté.

—Tant pis, alors, mon cher Creusot. Et si les choses tournent comme je le prévois, vous n'aurez pas, du moins, à me reprocher de ne vous avoir pas conseillé d'abandonner des démarches dont j'anticipais le ridicule résultat. Bonsoir donc ! et du succès !

Et le Docteur gagna sa cabine en déplorant l'aveuglement de ces bons cultivateurs chez qui les âneries superstitieuses trouvent toujours de crédules dupes.

CHAPITRE V.

OU L'ON COMMENCE A ENTREVOIR LE SORCIER.

Arrivé à Montréal, le Docteur Chébou serra la main de ses crédules compagnons de voyage, s'élança sur le quai et se dirigea vers l'Hôtel de Québec, sur la rue St. Paul. Chemin fesant, il avisa le Sieur Félix, une ancienne connaissance, qu'il s'empressa de rejoindre.

—Tiens, tiens, quelle chance ! ce cher Félix ! Et comment va cette chère petite santé ? dit le Docteur en appliquant une tape amicale sur l'épaule de Félix.

—Pas mal, pas mal, mon cher Docteur. Et de quelle planète avez-vous fait la culbute, qu'il y a un demi-siècle qu'on ne vous a vu dans ces placers, comme on dit en Californie ?

—J'arrive, mon cher, bien humblement de ma paroisse de Mask ; mais si je ne tombe pas de la Lune, j'ai bien pourtant fait le trajet avec trois de ses habitants.

—Qu'est-ce à dire ?

—Ah ! mon cher Félix ; ce que j'ai à vous narrer va vous combler d'aise, car je sais que vous vous délectez en ces sortes d'histoires.

Et le Docteur raconta, de point en point, la conversation qu'il avait eue avec Creusot et ses deux collègues, sur le pont de promenade du bâteau à vapeur.

—Vous voyez, mon cher Félix, que si ce ne sont pas des habitants de la lune, j'ai bien le droit de les classer parmi les âmes les plus têtus de la création. Mais, j'y songe, savez-vous, Félix, que vous pourriez, si vous vouliez, rendre un véritable service à moi d'abord, et ensuite à ces pauvres ignorants ?

—A vos ordres, cher ami, parlez, que faut-il faire ?

—C'est bien niais, si vous voulez, mais avec des imbéciles de la trempe de ceux qui nous occupent, on n'a pas besoin de se mettre en grands frais d'imagination

—Eh bien, voyons votre idée.

—Ils viennent, comme je vous l'ai dit, consulter un célèbre tireur de cartes. Ils vont naturellement prendre des renseignements sur sa demeure, sur ses heures d'admission.

—C'est parfait, mais le connaissez-vous, vous-même, le sorcier ?

—Parbleu !

—Et il se nomme ?

—Félix !

—Félix ?...

—Eh oui.

—Félix... qui....... ?

—Félix Trépou.

—Mais c'est moi.

—Sans doute.

—Ah çà, Docteur Chébou, si j'aime, comme vous dites, les histoires de rire, je n'aime pas autant, je vous en préviens, que l'on s'amuse à mes dépens.

—Ta...ta...ta...... ne nous emportons pas. Donnons plutôt un coup de pied jusqu'à la buvette de l'Hôtel de Québec, et le verre en main, je vous fais part de mon plan.

—A la bonne heure, voilà comme j'entends que l'on traite les affaires,...le verre à la main.

—Ce bon Félix ! toujours sensible à la petite goutte.

Et les deux amis entrèrent à l'Hôtel de Québec où le Docteur pria Félix de se laisser prendre pour le sorcier que Creusot venait consulter. Trépou qui voyait là dessous les éléments d'une excellente farce, en passa par tout ce que proposa le Docteur.

On convint du local, des décors, de l'heure, et toutes précautions prises, le Docteur alla à la recherche de ses compagnons de voyage, qui erraient encore sur le quai en chuchotant entr'eux. Il se dirigea vers eux,

et leur dit que, malgré qu'il désapprouvât, du tout au tout, la démarche qu'ils allaient prendre, il avait cru devoir leur épargner des recherches toujours difficiles en pareilles occurrence.

—J'ai trouvé le gîte de votre sorcier, leur dit-il d'un ton mystérieux. Il occupe une chambre dans certaine maison où je vous conduirai, ce soir, sur les dix heures, car c'est toujours la nuit qu'il reçoit. Ainsi, venez me trouver à l'Hôtel de Québec sur les neuf heures.

Nos trois pauvres dupes acceptèrent avec empressement et reconnaissance l'offre du Docteur.

Il est utile de noter que Félix avait promis au Docteur de déclarer à Creusot qu'il n'y avait aucun trésor sur sa terre et de le dissuader de toutes recherches ultérieures. On verra plus tard s'il fut bien fidèle à sa promesse.

Le maire Creusot et ses deux acolytes n'eurent garde de manquer au rendez-vous. A neuf heures précises, ils trouvèrent le Docteur Chébou fumant solennellement sa pipe dans un petit salon attenant à la buvette de l'Hôtel. Le Docteur avait l'air sérieux, et au lieu de ce ton léger qui lui était habituel et qui frisait un peu le persifflage, il s'adressa gravement à ses visiteurs un peu surpris :

—Messieurs, il en est temps encore ; voulez-vous abandonner votre projet ?

—Non, répondit Creusot, de sa voix la plus creuse, —non, sacreyeu ! puisque nous voilà dedans, *envoïe fort !* comme on dit par chez nous.

Creusot était un peu monté—on a beau être brave, on ne fraye pas tous les jours avec de vrais sorciers ; et le gros maire avait cru prudent de se frotter un peu le sang avec un demiard de whiskey.

—Eh bien, Messieurs, répliqua le docteur, suivez-moi.

Ils sortirent de l'hôtel, prirent un cab, et, après une course d'environ vingt minutes, le Docteur fit arrêter le cab devant une maison de chétive apparence sur la rue des Seigneurs.

—C'est ici, dit-il, Messieurs. Montez cet escalier, tournez à droite, la première porte près de la croisée, c'est là. Frappez, écoutez un instant, puis entrez, mais en silence. Bonsoir.

—Comment, Docteur, vous nous laissez ainsi seuls? s'écrièrent à la fois Creusot et ses compagnons, qui commençaient d'avoir la chair de poule, et dont les jambes ressentaient des inquiétudes aux mollets.

—Sans doute. Quand votre entrevue sera terminée, vous reprendrez cette voiture que je vous laisse, et vous viendrez me retrouver à l'Hôtel de Québec.

Il fallut bien en passer par là.

Le Maire Creusot et ses deux conseillers se regardèrent en frissonnant. Il y eut un instant où ils furent près, sans se le dire, de redescendre l'escalier et de s'enfuir. Mais l'appât du trésor caché, mais les plaisanteries dont le Docteur ne manquerait pas de les accabler, furent plus forts que la peur.

Timidement, nerveusement, le gros doigt de Creusot heurta la porte.

Un silence de quelques minutes, durant lequel on eut pu entendre haleter les superstitieux visiteurs!

Un second coup à la porte.

Une voix caverneuse—répondit en scandant les deux syllabes: EN TREZ.

Et ils entrèrent......

(*La deuxième partie paraîtra tout prochainement.*)